

« Sois un homme ! »

Du même auteur

Chrysalides
Femmes dans la vie privée (XIX^e-XX^e siècle)
Publications de la Sorbonne, 1996

Du premier baiser à l'alcôve
La sexualité des Français au quotidien (1850-1950)
Aubier, 1996

Âge tendre et tête de bois
Histoire des jeunes des années 1960
Hachette Littératures, 2001

Cent Ans de séduction
Histoire des histoires d'amour
Larousse, 2003

ANNE-MARIE SOHN

« Sois un homme ! »

La construction
de la masculinité
au XIX^e siècle

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN: 978-2-02-098314-3

© Éditions du Seuil, mars 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Introduction

«Aidez-moi, je suis prêt à tout pour devenir un homme.» Cet appel au secours adressé à Ménie Grégoire par un jeune homme timide est exceptionnel. Rares sont, en effet, les hommes prêts à confesser leurs faiblesses et leur désarroi¹. Cet aveu m'a d'autant plus frappée qu'en ces années 1960 les garçons, confrontés aux nouvelles aspirations, voire aux revendications des jeunes filles, sont contraints de repenser le statut et les privilèges conférés à leur sexe. Le délicat réajustement entre féminin et masculin opéré par la génération du *baby boom* a éveillé ma curiosité rétrospective. Ainsi, partant de la souffrance d'un lycéen qui renvoyait au délitement d'un modèle masculin rassurant, je décidai

1. Lettre du 14 janvier 1969, Val-d'Oise, archives départementales (AD), Indre-et-Loire, 66J 43, cité in Anne-Marie Sohn, *Âge tendre et tête de bois. Histoire des jeunes des années 1960*, Paris, Hachette Littératures, 2001, p. 236. Voir également l'ouvrage de Marie-Véronique Gauthier qui repose sur les archives de Ménie Grégoire, *Le Cœur et le Corps. Du masculin dans les années soixante : des hommes écrivent à Ménie Grégoire*, Paris, Imago, 1999.

d'en retrouver l'origine, la transmission et les déformations.

Le lent processus qui, entre quatorze et vingt-cinq ans, conduit l'adolescent à l'âge d'homme reste encore largement inexploré. Il constitue pourtant une voie d'approche privilégiée pour comprendre les masculinités. L'histoire des femmes et du genre a eu pour principal mérite de démontrer que la différence des sexes est socialement construite. On ne naît donc pas homme, on le devient, et « la virilité n'est pas plus naturelle que la féminité¹ ». Or l'homme fait ne laisse le plus souvent rien paraître de ce qu'il est en tant qu'homme. Les jeunes gens, en revanche, plus spontanés, plus maladroits, plus ingénus même, se trahissent parfois et donnent alors à voir les ressorts d'une masculinité sinon invisible, car parfaitement intériorisée chez leurs aînés. Pour les observer, j'ai choisi le temps long, de la Restauration à la Grande Guerre, afin de repérer les éventuelles inflexions et recompositions des masculinités qui sont à la fois diverses et changeantes². De plus, dans une société moins policée, plus violente même jusqu'aux années 1870, la dispute, le conflit, l'incident constituent autant d'occasions d'introspection involontaire. Nous

1. Michelle Perrot, « L'histoire saisie par le genre », in Yves Michaud (dir.), *L'Histoire, la sociologie et l'anthropologie*, Paris, Odile Jacob, « Université de tous les savoirs », 2001, p. 133.

2. Robert W. Connell a tenté la première esquisse sur quatre siècles de l'histoire des masculinités. Voir « Masculinité et mondialisation », in Daniel Welzer-Lang (dir.), *Nouvelles Approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.

suivrons donc les jeunes Français dans les épreuves qu'ils doivent surmonter pour maîtriser l'*habitus* et les rites masculins, pour s'approprier les mots et les valeurs propres aux hommes, pour reproduire enfin les rôles qui leur sont dévolus dans la vie publique et dans la vie privée. « Preuves, épreuves, ces mots disent qu'il y a là une véritable tâche à accomplir pour devenir un homme » et que « l'ordre si souvent entendu : "Sois un homme !", implique que cela ne va pas de soi »¹. Mais en même temps l'injonction vaut déjà inculcation, comme le souligne Pierre Bourdieu : « "Deviens ce que tu es." Telle est la formule qui sous-tend la magie performative de tous les actes d'institution », qui, rappelons-le, exploitent le plus souvent une « différence préexistante », à commencer par le genre².

Faire l'histoire de la masculinité au travers de la jeunesse constitue, néanmoins, un quadruple défi. Cette recherche se situe tout d'abord aux confins de deux histoires balbutiantes : l'histoire des hommes et l'histoire des jeunes, « parents pauvres de l'histoire sociale³ ». Par ailleurs, difficulté supplémentaire, la jeunesse est, elle-même, une construction sociale. Chaque société lui attribue « des caractères et des rôles », tout

1. Élisabeth Badinter, *XY. De l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob, 1992, p. 14-15.

2. Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 127.

3. Jean-Claude Farcy, *La Jeunesse rurale au XIX^e siècle*, Paris, Christian, 2004, p. 7. Sur une première approche historiographique, voir Anne-Marie Sohn, « Histoire des hommes et des masculinités », *Historiens et Géographes*, 1^{er} trimestre 2006.

en cherchant à lui « imposer des règles et des valeurs »¹. La jeunesse rurale, qui regroupe dans le premier XIX^e siècle les trois quarts des jeunes et rassemble encore 3,5 millions de Français en 1914, incarne aussi la société villageoise. Elle exerce à ce titre des « fonctions précises : animation des fêtes et loisirs, justice coutumière en matière sexuelle, défense du village contre les menaces extérieures² ». La jeunesse doit ainsi se conformer aux attentes des adultes, *hic et nunc*, tout en conjuguant tous les apprentissages à la fois. Il faut donc toujours distinguer ce qui relève de la classe d'âge et ce qui ressort du genre. Troisième défi : le masculin, parce qu'il est naturalisé, reste le plus souvent implicite. À l'exception de quelques bourgeois, rares sont les jeunes hommes à s'épancher sur leur moi et surtout à laisser des traces écrites de leurs états d'âme. Aussi, bien que la masculinité s'affiche, l'historien ne peut-il qu'exceptionnellement restituer les regards, les mouvements de menton, les postures que décryptaient sans coup férir les contemporains et alors même que « l'individualisation de l'expression est une socialisation de l'individu³ ». Certes, il est des observateurs perspicaces et les pédagogues sont particulièrement habiles à déchiffrer les comportements des adolescents qui leur sont

1. Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, Paris, Seuil, 1996, t. I, p. 12.

2. Jean-Claude Farcy, *La Jeunesse rurale au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 115.

3. Jean-Jacques Courtine et Claudine Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (XVII^e-début XIX^e)*, Paris, Rivages, 1988 ; rééd. Paris, Payot, 1994, p. 275.

confiés. Mais, le plus souvent, ils vont droit au but et ne croient pas nécessaire de démontrer ce qui est pour eux transparent. Le proviseur du lycée Saint-Louis, se plaignant d'un élève de classe préparatoire, se borne à dire que «son unique préoccupation est de faire le jeune homme¹». Quant à son confrère de Nevers qui porte un jugement voisin sur un lycéen de terminale, il complique encore les choses en superposant masculinité et statut social en une formule elliptique et ambiguë : «très content de la fortune de ses parents, il pose le Monsieur²». Dans ces deux cas, l'apprentissage sexué est bien mis en valeur, mais ses modalités restent opaques. L'historien doit, enfin, trancher un délicat problème de vocabulaire. La «masculinité» est une notion étrangère aux hommes du XIX^e siècle. Ces derniers ne connaissent qu'une «virilité» réduite à ses fondements biologiques. Pour Pierre Larousse, les «apparences masculines», les «signes de la virilité», la «capacité d'engendrer» surtout, qui est «le signe le plus irrécusable de la virilité», sont, à eux seuls, constitutifs du «sexe masculin»³. En réalité, les

1. Lettre du proviseur du lycée Saint-Louis au vice-recteur de Paris, 11 avril 1878, Archives nationales (AN), F¹⁷ 7291.

2. Lettre du proviseur de Nevers au recteur de Dijon, 23 janvier 1874, F¹⁷ 7290.

3. Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1866-1876, rééd. 2000. *Le Petit Robert* parle également de la «masculinité» comme d'un synonyme de la «virilité» et la définit comme «ensemble des caractères physiques de l'homme, du mâle». Voir sur ce point Pascale Molinier, «Virilité défensive, masculinité créatrice», *Travail, genre et sociétés*, n° 3, 2000.

caractères physiques et sexuels se muent en attributs sociaux, la nature devient destin et la domination sociale découle de la supériorité biologique du mâle¹. Néanmoins, ces glissements subreptices restent le plus souvent informulés. L'observateur est ainsi confronté à deux registres lexicaux, l'un ancien, bourgeois et banal, quoique codé, l'autre récent et savant. Afin d'éviter l'anachronisme en utilisant pour l'histoire du XIX^e siècle des définitions sociologiques plus adaptées aux réalités contemporaines, il semble donc prudent de circonscrire le registre de la « virilité » à ses usages courants au XIX^e siècle. En revanche, dès lors qu'il se mue en « catégorie utile d'analyse », le terme de « masculinité » doit être réservé à l'étude des processus et modèles sociaux proposés aux hommes².

Pour analyser la construction de l'identité masculine, il convient de repérer en premier lieu les marqueurs de masculinité pour en extraire ensuite les

1. La comparaison avec les castrats et eunuques, « incapables de dominer » en raison de leur « caractère pusillanime » et de leur « manque d'énergie », permet au dictionnaire de Pierre Larousse de valoriser l'« homme viril », qui « ne montre aucun de ces défauts », a « plus de vigueur de muscles » et dont l'intelligence est « généralement plus développée que celle des êtres délicats dont l'existence dépend de ses travaux et de sa protection ».

2. Pour paraphraser la définition du genre proposée par Joan Scott, « Genre, une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du Grif*, n° 37-38 : « Le genre de l'histoire », 1988. Pour Pascale Molinier, la virilité est « l'expression collective et individuelle de la domination masculine » et « une défense mobilisée contre la souffrance au travail », une définition en partie inadaptable au XIX^e siècle.

ressorts et les modalités d'intériorisation. Il ne s'agit pas ici de «recomposer un puzzle à partir d'éléments dispersés¹», comme Alain Corbin l'a fait pour Louis-François Pinagot, mais de déconstruire ce qui est donné comme une évidence. Retrouver ces signes et traces implique d'utiliser des sources élaborées à de tout autres fins, de les détourner de leur objectif initial, bref de les lire au second degré. Les historiens sont habitués à le faire de longue date². Néanmoins, cette lecture déductive ne suffit pas toujours. Il faut souvent aller plus loin et inférer de faits et gestes ce qui est tu. La démarche peut sembler acrobatique, mais elle s'impose sauf à renoncer. Encore faut-il, pour l'appliquer, que les jeunes hommes soient «visibles»³. Il convient donc de traquer l'événement, fût-il minime, qui attire sur eux le regard des adultes et nous permet à leur suite de pénétrer dans leur univers mental. Les représentations ne sauraient suffire, en

1. Alain Corbin, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu*, Paris, Flammarion, 1998, p. 8.

2. Les historiens modernistes ont montré tout le parti qu'on pouvait tirer d'une lecture au second degré des archives judiciaires. Voir en particulier Yves Castan, *Honnêteté et relations sociales en Languedoc, 1715-1780*, Paris, Plon, 1974; Arlette Farge, *Vivre dans la rue au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard-Julliard, 1979; *id.*, *La Vie fragile. Violence, pouvoir et solidarité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1986.

3. Nous retrouvons là un problème qu'a connu l'histoire des femmes à ses débuts. Voir, entre autres, Sheila Rowbotham, *Hidden from History*, Londres, Pluto Press, 1973, ainsi que R. Breidenthal et C. Koonz (dir.), *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin, 1978.

effet, à nous informer sur les mécanismes. Les dérapages de situations ordinaires constituent autant de pistes. L'usine, la boutique et le finage, où les jeunes hommes s'initient à leur métier, ne se prêtent malheureusement pas à l'intrusion d'un regard extérieur, alors même que l'assimilation des règles professionnelles constitue un test de masculinité. Les établissements secondaires, en revanche, objets d'innombrables rapports, constituent un angle d'observation privilégié pour l'adolescence bourgeoise. Les lieux de loisirs et l'espace public qu'investit la jeunesse sont, eux aussi, particulièrement propices à une analyse d'entomologiste. Il faut donc observer les jeunes gens au cabaret et au bal, dans la rue et sur la place où ils se montrent, rivalisent et s'affrontent. Les rixes, qui constituent au XIX^e siècle un « mode habituel de règlement des conflits », sont irremplaçables, car s'y déploient tous les attributs de la masculinité : force, courage, honneur et violence. Les « guerres » villageoises ont trouvé en François Ploux leur historien, même si le Quercy constitue un cas extrême en raison de leur caractère sanglant¹. Mais le phénomène est universel et touche les citadins comme les paysans. Les mutineries lycéennes, qui font figure de variante scolaire, permettent de précieux arrêts sur image. Les désordres que suscitent les étudiants dans les facultés ou au théâtre, les défilés et mascarades juvéniles sont autant

1. François Ploux, *Guerres paysannes en Quercy. Violences, conciliation et répression pénale dans les campagnes du Lot, 1810-1860*, Paris, Boutique de l'Histoire, 2002.

d'occasions également de scruter une jeunesse turbulente et donc étroitement surveillée¹.

Au XIX^e siècle, les observateurs ne considèrent pas, cependant, la jeunesse masculine comme un bloc. Ils l'abordent de façon fragmentée, en fonction des préoccupations du moment, qu'elles soient locales, morales, répressives ou éducatives. Trois groupes se dessinent néanmoins sous le regard des contemporains : la jeunesse rurale, la « jeunesse des écoles », objet de tous les soins, car elle préfigure l'élite de demain, la jeunesse ouvrière enfin. Il ne faut pas, cependant, être prisonnier des taxinomies implicites de l'époque qui pourraient nous conduire à calquer catégories empiriques et segmentation des masculinités juvéniles. D'autant qu'à partir des années 1860 le recul des violences va de pair avec des valeurs et codes masculins en pleine transformation. Être un homme, en effet, implique, par-delà le milieu, de partager à un moment donné des références communes.

1. J'ai ainsi repéré dans les séries BB¹⁸, BB²⁰, F⁷ et F¹⁷ des Archives nationales, ainsi que dans les séries M et U des archives départementales, 212 rixes, dont 159 se déroulent en ville.

Maîtriser l'*habitus* masculin

Les jeunes hommes cherchent à tromper les observateurs en se faisant passer pour plus âgés qu'ils ne sont. Ils imitent donc les apparences et postures de leurs aînés. Du chapeau à la canne ou à la cigarette, ils se plaisent à arborer ces marqueurs du masculin que manient avec aisance les adultes et qui donnent aux plus jeunes assurance et contenance. Le collège, qui rassemble sous le même toit élèves de sixième et « cornichons », apparaît souvent comme un observatoire privilégié des efforts déployés par les adolescents pour « faire le jeune homme ». Comme l'écrit plaisamment Henri Rolland, le nouveau rhétoricien a « des principes, des moustaches, des gants blancs, des éperons, un cigare qu'il jette sur le seuil du collège¹ ». Les jeunes hommes jouent également des attributs physiques de la virilité pour asseoir leur réputation. Ils veulent arborer « ce

1. Henri Rolland, « L'écolier » (1841), in *Les Français peints par eux-mêmes. Encyclopédie morale du XIX^e siècle* éditée par Léon Curmer, rééd. Paris, Omnibus, 2003, p. 744.

développement du thorax, cette solidité des muscles, cet air mâle et assuré qui caractérisent l'homme fait¹ ».

LA FASCINATION POUR LA FORCE

Dans une société où la vigueur reste un atout professionnel, son prestige est considérable chez les garçons confrontés à un inégal développement pubertaire. Le jeune homme à la « taille hors du commun » ou à la musculature « herculéenne » est admiré². Comme le souligne l'abbé Gorse, « qui est le plus fort est le plus homme, le plus grand homme ; qui est chétif et malingre, un *chétiu*, porte là un vice d'origine qui le fera déconsidérer, railler et souffrir toute sa vie ; il ne sera pas *un homme*³ ». Ces jugements sont universellement partagés et transcendent les appartenances sociales. Aussi, les contemporains signalent-ils spontanément les caractéristiques corporelles propres à chaque individu. Invité par le commissaire de Lyon à dresser le portrait d'un jeune sous-lieutenant qui vient de se suicider, un capitaine croit bon de préciser qu'il « n'était pas moins intéressant sous le rapport du phy-

1. Article « Virilité », in Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, op. cit.

2. Expressions encore utilisées en 1909 pour peindre un soldat rebelle par un sergent de Châlons. Rapport du 8 octobre 1909, AD, Marne, 8U 305.

3. Abbé Gorse, *Au bas pays de Limousin. Études et tableaux*, Paris, E. Leroux, 1896, p. 100-101. Dans les citations, les mots en italique sont soulignés par le scripteur.

sique que du moral. D'une taille fort avantageuse (il avait près de 5 pieds 6 pouces) et d'une figure agréable, il joignait une grande force de corps à une grande intrépidité¹». Le lien entre robustesse et combat, ici implicite, est explicité pour les frères Estibal, deux cultivateurs du Lot considérés comme « *les hommes les plus respectables de la contrée* », car ils « s'étaient fait remarquer par leur force athlétique » et « avaient en plus d'une rencontre mis en fuite de nombreux adversaires »². Les jeunes hommes musclés sont non seulement estimés, mais également redoutés et comme tels respectés. Le fils d'un employé des contributions indirectes de Digne, que le président des assises qualifie de « terreur des honnêtes gens », exerce sur ses concitoyens « une domination vraiment incroyable pour quiconque ignore l'emprise que prend sur des populations peu éclairées dont les individus sont relativement isolés, une audace effrontée appuyée sur la force physique et une certaine position sociale »³. Inversement, une douzaine de sous-lieutenants de marine, invités par les agents à évacuer le café-concert brestois où ils se sont illustrés en faisant du tapage, s'estiment victimes de leur frêle constitution : « Vous avez l'aplomb d'empêcher de chanter ainsi les plus inoffensifs. Vous

1. Commissaire central de la police de Lyon au lieutenant de police du Rhône, 1^{er} juillet 1819, AD, Rhône, 4M 179.

2. Compte rendu par le président des assises du Lot, 1^{re} session 1840, AN, BB²⁰ 104.

3. Compte rendu par le président des assises des Basses-Alpes, audience du 13 mars 1860, BB²⁰ 223².

n'en feriez pas autant à des matelots qui s'empresseraient de vous cogner. Vous trouvez que ceux-là ont la pique trop dure. Vous n'osez pas vous y frotter¹. » Dès lors que leur supériorité physique est incontestée, les jeunes hommes grands et forts s'instaurent en protecteurs du groupe. Dans la « batterie » opposant les garçons d'Aubeterre et ceux de Voué (Aube), un bonnetier « se voyant attaqué a demandé le plus fort de leurs compagnons, le dit Magloire s'est présenté bien décidé à se battre »². La rivalité intercommunale opposant les jeunes de Belmont et de Saint-Sernin en Aveyron débouche de la même façon sur des rixes où « ceux qui étaient les plus forts maltraitaient leurs adversaires³ ».

Ce mécanisme est également à l'œuvre lors des mutineries qui agitent périodiquement les établissements secondaires jusqu'aux années 1880. Les instigateurs, en effet, sont souvent choisis parmi ceux qui se distinguent physiquement, tel ce lycéen lyonnais « influent sur ses camarades par sa taille et sa force⁴ ». En 1871, l'« âme du mouvement » au lycée de Nîmes est un élève de troisième, de quinze ans et demi à peine mais « une sorte de géant », « d'une taille et d'une force peu com-

1. Procureur général de la cour impériale de Rennes au garde des Sceaux, 12 mai 1859, BB¹⁸ 1585.

2. Lettre signée par des habitants de Voué, « les témoins de la provocation de l'affaire », s.d., AD, Aube, 5U 270.

3. Compte rendu par le président des assises de l'Aveyron, 1^{er} trimestre 1840, AN, BB²⁰ 106.

4. Note pour le Conseil de l'Université, s.d., 1834, AN, F¹⁷ 7887.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2009. N° 98314 (00000)
Imprimé en France

